

Ecologie urbaine

A l'heure où la prise de conscience de l'entrée dans l'Anthropocène réactive les questionnements sur l'antagonisme entre finitude des ressources et expansion urbaine mondialisée, peut-on penser différemment les rapports entre ville et écologie ? Certains indices le laissent croire. Les initiatives centrées sur des modes écologiques d'habitat humain et sur la "nature en ville" se multiplient. Des politiques visent à aménager des espaces de nature dans et entre les villes, et à réduire les prélèvements et les rejets urbains. L'idée que la nature serait à rechercher en dehors et dans les espaces les plus éloignés de la ville, ou celle que la ville serait dans une relation nécessairement prédatrice à la nature sont remises en question. Pourtant, l'écologie urbaine (EU) est une vieille notion marquée par la polysémie et l'antinomie : elle comporte plusieurs filiations qui reproduisent une opposition entre l'étude de la ville en tant qu'organisation sociale et une vision métabolique voire écosystémique de l'EU. De même, la mise en œuvre d'une association entre ville et nature ne va pas de soi. Pour beaucoup, il suffirait d'agir techniquement sur les dysfonctionnements urbains pour les résoudre selon une perspective qui considère l'environnement comme un ensemble de limites, de problèmes à résoudre par la gestion de « systèmes artificiels ». Et c'est souvent une représentation idéalisée et homogénéisante de la nature qui prévaut au sein des espaces urbains, quand elle ne participe pas d'une logique de ségrégation sociale (Hajek *et al.*, 2015). L'utopie d'une ville autonome maîtrisant l'intégralité de ses flux est même consubstantielle à la pensée d'une "nature urbaine" *versus* une nature spontanée et à celle d'une ville aménagée, contrôlée, que l'esthétique urbanistique contribuerait à pacifier. Face à ces ambiguïtés, cet article vise à montrer que l'EU ne peut constituer une solution pérenne, tant pour les hommes que pour les milieux construits et naturels, qu'à condition de sortir d'une conception exclusivement métabolique pour emprunter une EU plurielle, pluridisciplinaire et relationnelle.

Écologie humaine et culturelle vs. métabolisme urbain : deux visions irréconciliables de l'écologie urbaine ?

En matière d'EU, deux filiations cristallisent une opposition entre une vision sociologique inscrite dans la lignée des travaux de l'École de Chicago sur l'émergence de la grande métropole, et une vision métabolique dont les prémices naissent sur la scène urbaine à travers la question des *excreta* urbains portée par la médecine et la chimie urbaine des 18^{ème} et 19^{ème} siècles. Empruntant au darwinisme la plupart de leurs hypothèses, les chercheurs de l'École de Chicago, influencés par G. Simmel (1988), tels que R. E. Park, E. W. Burgess et R. McKenzie (1925) étudient au cours des années 1900 les flux d'immigrés dans Chicago, les portions d'espace qu'ils occupent, comment ils cohabitent avec les populations américaines et s'intègrent à la société urbaine moderne. Ils s'intéressent à la formation des métropoles, à leurs dynamiques de croissance, d'agrégation et d'expansion, et aux interactions sociales qui s'y jouent. Ces mutations urbaines sans précédent correspondent pour eux à un "ordre écologique" dans le sens où elles ne dépendent pas d'un ordre décisionnel mais de "forces naturelles" (telles que la compétition, la symbiose...) qui tendent à produire un groupement ordonné et caractéristique de sa population et de ses institutions. Surtout, ces travaux montrent que les dynamiques écologiques propres à la ville génèrent des formes culturelles originales : ces forces écologiques produisent des "aires morales" et font de la ville moderne un melting-pot culturel – qui alimente en retour son "écologie humaine"; elles façonnent aussi un nouveau type de personnalité, un "soi urbain distancé" qui cherche à se protéger des duretés de la vie urbaine tout en étant davantage socialisé aux différences culturelles. En ce sens, cette vision est d'abord celle d'une écologie humaine et culturelle, elle ne se préoccupe pas des relations des sociétés urbaines avec leur environnement naturel. Ces travaux sont cependant les premiers à souligner les relations entre écologie et formes sociales. De son côté, la vision métabolique de l'EU malgré ses acceptions variables s'appuie sur une opposition entre ville et nature. Qu'elle se concrétise dès le 19^{ème} dans des échanges de matières entre ville, industrie, agriculture (Barles, 2005) pour répondre aux problèmes alimentaire et de surmortalité des villes, avant de céder la place à un urbanisme d'assainissement (Choay, 1998), ou qu'elle devienne soucieuse de l'impact écologique des villes et emprunte à une conception écosystémique des travaux internationaux d'écologues tels A.

Wolman (1965), P. Duvigneaud (1974), P. E. Odum, (1976), elle est en effet orientée : tantôt par le projet d'édification d'un ordre urbain sur la nature et par une utopie technicienne d'amélioration des conditions de vie des hommes, tantôt par le projet d'une « nature à protéger » et une utopie fonctionnaliste. Au final, elle procède d'une double logique de maîtrise des éléments naturels et de naturalisation de la ville : par la reproduction artificielle et endogène des grands métabolismes (comme la valorisation des matières par une gestion intégrée des rejets urbains que l'on recycle), et par la production d'espaces naturels qu'ils soient destinés à la biodiversité, à l'agriculture urbaine ou à une approche économique de la nature. Pour le dire autrement, cette conception métabolique comporte une double négation. *Primo*, une négation de la ville comme phénomène social qui met en jeu des représentations, des pratiques façonnant sa signature écologique et une division sociale du travail qui fait de l'idée de maîtrise et d'autonomie complètes du métabolisme urbain un "oxymore" (Barles, 2017). La ville n'est possible que par l'externalisation. *Secundo*, une négation d'une "nature urbaine" intrinsèque à la ville et non maîtrisée, pourtant indispensable à la reproduction des écosystèmes urbains et environnants. Plus fondamentalement, elle véhicule une vision pathologique de la ville associée à un métabolisme qui "absorbe la nature, la transforme puis la rejette en matières et polluants nuisibles pour la planète, la santé et la qualité de vie de ses habitants" (Lévy, 2010, p. 4). Les transformations récentes du fait urbain – moins circonscrit dans des limites organiques et au sein d'un *continuum* urbain-rural que dans des rapports complexes de co-extension/encastrement –, et la crise de l'idée même de "nature" incitent à sortir de ce paradigme métabolique dont la circularité, illusoire et technocentrique, exclue le citoyen dans ses relations aux milieux naturels et construits.

Vers une nouvelle écologie urbaine : plurielle, pluridisciplinaire et relationnelle

Une nouvelle conception de l'EU émerge aujourd'hui où les processus d'urbanisation et de production environnementale peuvent autant constituer des éléments dommageables que des ressources pour les écosystèmes (Douglas *et al.*, 2015). Cette EU, dont le périmètre s'élargit à la prise en compte des modes de vie, ne concerne pas seulement la recherche, mais de nouvelles attentes et pratiques des habitants qui, dans le sillage de luttes pour le cadre de vie quotidien et la justice environnementale, créent des espaces de concrétisation d'une nouvelle relation à la nature. Ce "changement de paradigme" (Lévy, 2010) est perceptible dans différents énoncés qui tentent de penser la ville et la nature dans leurs relations réciproques. Sans être exhaustif, l'essor d'une "écologie du paysage urbain" (Clergeau, 2011), qui reconnaît les activités et les espaces urbains comme une composante historique et actuelle du fonctionnement des écosystèmes naturels, se conjugue à celui d'une "esthétique de la nature" (Blanc, 2017) qui inclue la nature, l'expérience et les sensations ressenties dans une perspective jusqu'alors réservée à l'art et à la culture. L'une et l'autre mettent l'accent sur la complexité des écosystèmes urbains dont l'hétérogénéité et les dimensions sensorielles, imaginaires, symboliques, ne peuvent être réduites à une dimension ni exclusivement technique, ni métabolique, ni même socio-spatiale ou naturelle. Elles suggèrent d'autres modes d'action, holistiques, en matière d'EU intégrant des questionnements sur le maintien d'une biodiversité à celui des fonctions matérielles de la nature en ville (gestion des inondations, production alimentaire, etc.) aux ambiances ressenties et/ou créées. Cette évolution de l'EU concerne de nombreuses problématiques de l'environnement urbain. L'"écologie industrielle", par exemple, en vue de réinscrire les métabolismes urbains dans des cycles biogéochimiques fermés, prône une "écologie territoriale" fondée sur des liens sociaux producteurs de circulations de matières alternatives. On peut encore évoquer la "santé environnementale" (Lawrence, 1999) qui élargit un modèle biomédical à une interprétation écologique de la santé pour considérer les liens entre la santé des citoyens, les caractéristiques de l'environnement urbain, et la prise en compte des "inégalités écologiques" (Faburel, 2012). Mais également l'EU des citoyens eux-mêmes : qu'il s'agisse par exemple de celle qu'ils recherchent dans un rapport à la nature ordinaire fait de "sensorialités" multiples (toucher, vue, ouïe, odorat), de celle qu'ils mettent en œuvre dans des collectifs de jardin diversifiés (Chelkoff, Paris, 2015), ou encore dans l'invention de nouvelles formes de vie urbaine pour lutter contre les rejets et prélèvements des métabolismes urbains. Si pour l'aménageur et le politique, l'EU est devenue un outil de légitimation de leurs interventions contribuant à produire des formes urbaines standardisées et un schéma unique de pensée d'autant plus fort qu'il bénéficie d'une

dimension universelle en lien avec l'essor du développement durable, l'histoire de l'EU et ses appropriations invitent à considérer qu'elle ne se réfère pas à une rationalité unique. Dès lors sa fécondité pour l'avenir ne peut résider que dans la considération de son caractère éminemment pluriel, élargissant la vision écologique-métabolique à ses composantes ordinaires, vécues, ressenties, portées par une pluralité d'acteurs et procédant moins d'une régulation politique par le haut que de la fabrique d'un monde partagé.

Isabelle Hajek et Jean-Pierre Lévy

Barles, S. (2005). L'invention des déchets urbains. France : 1790-1970. Seyssel : Champ Vallon ; Barles, S. (2017). Écologie territoriale et métabolisme urbain : quelques enjeux de la transition socioécologique. *Revue d'économie régionale et urbaine*, 5, 819-836 ; Blanc, N. (2017). The aesthetics of nature. In : Chone, A., Hajek, I., Hamman, P. (eds.), *Rethinking Nature. Challenging Disciplinary Boundaries* (pp. 67-74). London and New York : Routledge ; Chelkoff, G., Paris, M. (2015). Natures d'ambiances en bord de routes : collectifs de jardin, dépendances routières et trame verte urbaine. In : Hajek, I., Hamman, P. et Lévy, J.-P. (dir.), *De la ville durable à la nature en ville. Entre homogénéité et contrôle social* (pp. 291-308). Villeneuve d'Ascq : Septentrion ; Choay, F. (1998). Pensées sur la ville, arts de la ville. In : Agulhon, M. (dir.), *La ville de l'âge industriel. Le cycle haussmannien* (pp. 170-286). Paris : Éditions du Seuil ; Clergeau, P., (2011). Ville et biodiversité. Les enseignements d'une recherche pluridisciplinaire. Rennes : PUR ; Douglas, I., Goode, D., Houck, M. C., Wang, R. (eds.) (2015). *The Routledge Handbook of Urban Ecology* (2e ed.). New York : Routledge ; Duvigneaud, P. (1974). La synthèse écologique. Populations, communautés, écosystèmes, biosphère, noosphère. Paris : Doin éditeurs ; Faburel, G. (2012), *The Environment as a Factor of Spatial Injustice : a New Challenge for the Sustainable Development of European Regions ?* In : Ghenai, C. (ed.), *Sustainable Development: Policy and Urban Development-Tourism, Life Science, Management and Environment* (pp. 431-478). Rijeka : Intech ; Hajek, I., Hamman, P. et Lévy, J.-P. (dir.) (2015). *De la ville durable à la nature en ville. Entre homogénéité et contrôle social*. Villeneuve d'Ascq : Septentrion ; Lawrence, R. (1999). Urban health : An ecological perspective. *Reviews on Environmental Health*, 14 (1), 1-10 ; Lévy, J.-P. (2010). Ville et environnement : pour un changement de paradigme. In : Coutard, O. et Lévy, J.-P. (dir.), *Écologies urbaines* (pp. 3-14). Paris : Anthropos ; Odum, E. P. (1976). Écologie. Un lien entre les sciences naturelles et les sciences humaines. Paris : Doin éditeurs ; Park, R.E., Burgess, E., McKenzie, R. (1925). *The City*. Chicago : University of Chicago Press ; Simmel, G. (1988). Die mode. In : Simmel, G., *La tragédie de la culture* (pp. 89-127). Paris : Rivages [1895] ; Wolman, A. (1965). The metabolism of cities. *Scientific American*, 213 (3), 179-190.